



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée, N^o 25.

Robe de Jaconna, Bonnet en Blonde orné de Roses et d'Epis.

PETIT
COURRIER DES DAMES,

OU

Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois: dont une d'homme. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n^o. 25; chez COLLIN DE PLANCY, libraire, boulevard Montmartre, n^o. 25; PAIN-PARRE, PONTHEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq St.-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

MODES.

EH quoi, toujours des blouses! s'écria M^{me}. D... à l'instant où elle ouvrit son *Journal des Modes*! Quoi! tandis qu'il existe des robes charmantes dont la coupe et la garniture sont d'un genre aussi distingué qu'élégant, faudra-t-il donc avoir sans cesse la vue fatiguée par l'uniformité d'un costume qui n'offre de variété que par des accessoires plus ou moins compliqués? — Eh bien, dit M^{me}. D..., après ce petit mouvement d'impatience, bien naturel sans doute chez une femme avide de modes nouvelles, je veux aller moi-même indiquer aux dames qui rédigent le *petit Courrier*, où elles pourront désormais trouver les modèles les plus élégans, avant qu'ils aient paru au jour, et à l'instant même où ils

sortiront du génie créateur de nos artistes en vogue. L'aimable M^{me}. D... obéit à cette heureuse inspiration, et vint nous proposer il y a quelques jours de nous conduire chez la brillante duchesse de S. — C'est une femme charmante, nous dit-elle, qui se met à ravir : ses robes sont délicieuses, ses chapeaux sont divins. Toutes ces épithètes pompeuses tintèrent bien agréablement à nos oreilles... Mais le moyen d'espérer que nous obtiendrions l'extrême faveur de dessiner tous ces brillans colifichets. Cependant l'ambition s'empara de nous; et le désir de posséder de tels trésors de richesses, nous détermina à accompagner M^{me}. D..., qui voulut bien nous conduire chez cette merveille du goût, et se charger de lui présenter humblement notre requête. Chemin faisant, M^{me}. D... nous apprit que la jeune duchesse se faisait habiller par M^{me}. HUCHET, *successeur de M^{me}. GERMONT*; qu'elle prenait ses modes chez M^{me}. MURE, *successeur de M^{lle}. FANY*. A ces noms célèbres dans les Annales du bon goût et de l'élégance, nous ne nous sentîmes *pas de joie*; et pour saisir *si belle proie*, il n'y avait nulle démarche que nous ne fussions en état d'entreprendre. Nous arrivons chez la duchesse de S... Elle était à sa toilette... M^{me}. D... avait ses entrées libres; et, après avoir traversé plusieurs salons décorés avec toute la recherche du luxe, nous parvenons dans le temple où devait apparaître à nos regards curieux cette jeune divinité, dont nous venions solliciter la faveur. — Nous la vîmes enfin, et nous la vîmes telle en effet qu'une des Grâces pourrait se présenter aux mortels, si tant est qu'une déesse puisse s'abaisser à se revêtir d'un costume terrestre...: nous la vîmes telle que nous l'offrons aujourd'hui dans notre gravure. — Un petit bonnet en gaze-lisse, liseré en gaure de paille, et orné d'un double rang de blonde; une rose avec des boutons, soutenant quelques modestes épis, formait un petit bouquet qui se trouvait placé de côté, et un peu sur le derrière de sa tête : une demi-guirlande de roses venait ceindre le front de la belle duchesse. Ces fleurs paraissaient être ainsi disposées pour écarter la blonde qui, retombant sur ses yeux, aurait pu en dérober tout l'éclat. — Sa robe, en fine jacquonas, était aussi simple dans sa coupe, que nouvelle dans sa garniture : plusieurs rangs de biais, formés de la

même étoffe, et posés en guirlande, ornaient seuls le bas du jupon.

M^{me}. D..., après avoir payé un juste tribut d'admiration à la jolie toilette de la duchesse, lui exprima le désir de nous être utile, en obtenant de sa complaisance qu'elle nous permît d'esquisser chez elle ces costumes élégans qu'elle choisit avec tant de goût, et qui lui donnent un si grand empire sur les révolutions de la mode. Mais, savez-vous quel sacrifice vous exigez de moi, répondit en riant la charmante duchesse de S...? N'importe, je me sens capable d'une héroïque générosité, et bien que j'attache le plus grand prix à ne porter que des modes qui ne soient pas générales, puisque des dames se sont emparées du droit légitime d'annoncer toutes les jolies fantaisies que le caprice et le goût inventent chaque jour, je consens de bien bon cœur à les aider dans leurs recherches, et à contribuer à leur succès.... Je puis vous promettre, Mesdames, ajouta-t-elle en se tournant vers nous, des modèles d'un genre tout-à-fait hors de lignes. Avant peu de jours, je vous montrerai même un petit bonnet écossais, qui fera tourner la tête à toutes vos dames.

Enivrées par des promesses aussi séduisantes, nous nous empressons d'annoncer ce triomphe à nos jeunes abonnées. Nous profitons de cette circonstance, pour leur faire l'apologie du retard que nous apportons quelquefois dans l'envoi de notre Journal. Désirant prendre la mode sur le fait, nous ne composons jamais nos esquisses à l'avance, afin que les modes paraissent à l'instant même où elles sont adoptées : nous nous attachons plus à suivre les périodes du goût, que celles de notre feuille; nos abonnées ne peuvent nous en savoir mauvais gré : si le Journal leur vient plus tard, la mode leur vient plus tôt.

— On porte des robes en mousseline brochée en couleur. On en voit beaucoup en jauné serin, broché en Macassa, ces robes sont simplement garnies d'une ruche, liseré de même. On voit également de charmantes robes en mousseline marbrée; d'autres dont les dessins sont en lozanges.

— On a revu plusieurs fichus formés en rubans, tels que nous en avons donné dans le numéro 53. Les écharpes de barrège sont encore généralement portées : elles offrent pour toute nouveauté une plus grande quantité de chefs en or,

qui sont très-rapprochés et très-étroits. Les jeunes personnes les portent en crêpe-lisse, terminé par un gros nœud en ruban.

— La couleur serin domine dans les chapeaux de gaze. On voit sur quelques chapeaux deux bouquets de différentes fleurs : ils sont séparés l'un de l'autre par des biais de gaze. Les turbans reprennent pour les soirées : ils sont disposés à l'égyptienne ; c'est-à-dire plus bouffans sur les tempes que sur le front : ils se font presque tous en gaze ponceau ou rose. Les premiers se garnissent avec des chefs d'or, et les seconds en perles.

— On nous reproche souvent de ne rien dire sur la mode des hommes. Nous n'aurions à faire que l'éloge de leur constance ; car, depuis long-tems, leur costume n'a subi aucune variation. Si jamais cette fixité de goût vient à s'étendre jusqu'à leurs sentimens et leurs opinions, nous nous empresserons d'en faire part.... Ce sera véritablement une nouveauté. Nous avons cru cependant apercevoir que leurs habits étaient faits à l'anglaise ; que leurs gilets étaient en piqué à large raie bleue et jaune, bleue et blanche ; mais les mieux portés sont en piqué blanc.

MOÏSE SUR LE NIL,

ODE DE M^r. VICTOR HUGO,

Couronnée à l'Académie des Jeux floraux.

- « Mes sœurs, l'onde est plus fraîche aux premiers feux du jour,
- » Venez : le moissonneur repose en son séjour ;
- » La rive est solitaire encore ;
- » Memphis élève à peine un murmure confus ;
- » Et nos chastes plaisirs, sous ces bosquets touffus,
- » N'ont d'autre témoin que l'aurore.
- » Au palais de mon père on voit briller les arts ;
- » Mais ces bords pleins de fleurs charment plus mes regards
- » Qu'un bassin d'or ou de porphyre :
- » Ces chants aériens sont mes concerts chéris ;
- » Je préfère aux parfums qu'on brûle en nos lambris,
- » Le souffle embaumé du Zéphire.

- » Venez : l'onde est si calme et le ciel est si pur !
 » Laissez sur ces buissons flotter les plis d'azur
 » De vos ceintures transparentes.
 » Détachez ma couronne et ces voiles jaloux ;
 » Car je veux aujourd'hui folâtrer avec vous,
 » Au sein des vagues murmurantes.
- » Hâtons-nous . . . Mais parmi les brouillards du matin
 » Que vois-je ? Regardez à l'horizon lointain . . .
 » Ne craignez rien, filles timides :
 » C'est sans doute par l'onde entraîné vers les mers,
 » Le tronc d'un vieux palmier qui, du fond des déserts,
 » Vient visiter les Pyramides.
- » Que dis-je ? si j'en crois mes regards indécis,
 » C'est la barque d'Hermès ou la conque d'Isis,
 » Que pousse une brise légère.
 » Mais non : c'est un esquif, où, dans un doux repos,
 » J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots,
 » Comme on dort au sein de sa mère.
- » Il sommeille ; et, de loin, à voir son lit flottant,
 » On croirait voir voguer, sur le fleuve inconstant,
 » Le nid d'une blanche colombe.
 » Dans sa couche enfantine, il erre au gré du vent ;
 » L'eau le balance, il dort ; et le gouffre mouvant
 » Semble le bercer dans sa tombe.
- » Il s'éveille : accourez, ô vierges de Memphis !
 » Il crie . . . Ah ! quelle mère a pu livrer son fils,
 » Au caprice des flots mobiles ?
 » Il tend les bras ; les eaux grondent de toute part.
 » Hélas ! contre la mort il n'a d'autre rempart
 » Qu'un berceau de roseaux fragiles.
- » Sauvons-le . . . — C'est peut-être un enfant d'Israël.
 » Mon père les proscriit : mon père est bien cruel
 » De proscrire ainsi l'innocence !
 » Faible enfant ! ses malheurs ont ému mon amour ;
 » Je veux être sa mère : il me devra le jour,
 » S'il ne me doit pas la naissance ».

Ainsi parlait Iphis, l'espoir d'un roi puissant,
 Alors qu'aux bords du Nil son cortège innocent
 Suivait sa course vagabonde ;
 Et ces jeunes beautés, qu'elle effaçait encor,
 Quand la fille des rois quittait ses voiles d'or,
 Croyaient voir la fille de l'onde :

Sous ses pieds délicats déjà le flot frémit.
Tremblante, la pitié vers l'enfant qui gémit
La guide en sa marche craintive;
Elle a saisi l'esquif. Fière de ce doux poids,
L'orgueil, sur son beau front, pour la première fois,
Se mêle à la pudeur naïve.

Bientôt, divisant l'onde et brisant les roseaux,
Elle apporte à pas lents l'enfant sauvé des eaux,
Sur le bord de l'arène humide;
Et ses sœurs, tour à tour, au front du nouveau né,
Offrant leur doux sourire à son œil étouvé,
Déposaient un baiser timide.

Accours, toi qui de loin, dans un doute cruel,
Suivais des yeux ton fils, sur qui veillait le ciel;
Viens ici comme une étrangère;
Ne crains rien, en passant Moïse entre tes bras,
Tes pleurs et tes transports ne te trahiront pas;
Car Iphis n'est pas encor mère.

Alors, tandis qu'heureuse et d'un pas triomphant,
La vierge, orgueil d'un trône, amenait l'humble enfant
Baigné des larmes maternelles;
On entendait, en chœur, dans les cieux étoilés,
Des anges, devant Dieu, de leurs ailes voilés,
Chanter les lyres éternelles.

MOEURS PARISIENNES.

LES RENSEIGNEMENS.

(Troisième article).

JE suis vieux, conséquemment sujet aux maladies; une violente attaque de goutte, qui a failli m'emporter, m'a empêché de continuer le cours de mes observations sur Élixa et M. de Courville; mais mon médecin ayant ajourné cette affaire, je vais faire part à mes lecteurs des renseignemens que m'a donnés le comte de P***.

Alfred de Courville, m'a-t-il dit, est un jeune officier de cavalerie légère. Il appartient à une famille distinguée, et sa fortune, sans être brillante, est aisée. Il a un cœur excellent et la plus mauvaise tête de l'armée. Il ne rêve qu'épée, que pistolets, et au moindre mot, au moindre geste, au moindre regard, il vous propose un duel: cependant, ce n'est point un spadassin. Il est d'une force très-ordinaire sur les

armes ; et sa vivacité n'est qu'une suite de l'effervescence de son âge et de l'habitude des casernes ; du reste , franc , loyal , heureux quand il peut être utile ou agréable ; c'est en un mot un homme à refaire. Mais a ajouté M. de P*** , je crois qu'il travaille à sa conversion , car depuis quelque tems il est plus froid , plus posé ; et s'il peut réussir dans ce qu'il projette , je garantis qu'il sera l'homme de France le plus sage et le plus rangé.

D'après ces renseignemens , je vois qu'Alfred n'est qu'un étourdi ; que l'amour , que le désir de plaire à Élise , l'espoir de s'en faire aimer , calmeront la pétulance qui l'entraîne ; enfin , que c'est un fou que l'amour doit se charger de guérir. Depuis que ma cousine l'a reçu , il est très-assidu auprès d'elle , il parle peu ; mais en revanche , ses yeux sont bien expressifs ; ils dévoilent les secrets de son ame , et je suis bien sûr qu'Élise n'en est pas à deviner les prétentions de M. l'officier de chasseurs. Mais l'aime-t-elle ? Ici , je me garderai bien de prononcer ; le cœur d'une femme est difficile à connaître ; le plus fin s'y trompe , et je n'ose sonder le terrain. Toutefois mes remarques continuent.... Ah ! je sens qu'il est dur d'en être réduit au rôle d'observateur. Peste soit de l'âge !

Nous allons ce soir aux Italiens voir *Tancredi*. Alfred est des nôtres. Fou de la musique italienne , grand partisan des feuillets de M. Castil Blaze , il convient tout-à-fait à madame de Simiane , qui , dans la nouvelle guerre musicale , a pris parti pour l'auteur d'*Otello*. Alfred ne voulant pas nous gêner dans notre loge , va se placer à la galerie ; de là il regarde toujours , et je crois qu'Élise ne le perd pas de vue..... ; mais sa figure se rembrunit ; il se retourne..... Ah ! ah ! ce sont deux officiers qui s'entretiennent derrière lui ; leurs yeux se dirigent vers notre loge ; mais je lis sur la figure d'Alfred qu'ils parlent de ma cousine.... Ils la trouvent belle..... , tant mieux..... ; ses jolis yeux annoncent qu'elle est aimable.... Oh ! oui , a répondu involontairement M. de Courville..... Mais un des deux officiers se retire ; l'autre continue à s'occuper d'Élise..... Alfred étouffe de colère et de jalousie.... Il examine , il toise cet autre jeune homme avec une ténacité , une persévérance qui doivent amener une bonne querelle , si le jeune officier a la tête aussi vive que notre étourdi. Cependant , un coup-d'œil de madame de Simiane ramène M. de Courville à la raison. Le spectacle fini , Alfred se lève , il offre sa main à Élise , qui l'accepte , et il passe , d'un air triomphant , devant son prétendu rival. Mais ma cousine le boude , et Alfred sent ses torts ; il voit maintenant qu'un éclat pouvait compromettre la femme pour laquelle il donnerait mille vies , et que ce n'est point par de semblables excès

qu'il parviendra à lui plaire. Il garde le silence, mais on voit qu'il cherche son pardon dans les yeux d'Élise, qui lui tient rigueur; mais des larmes coulent des yeux d'Alfred; un regard lui est adressé, ses pleurs se sont séchées; Élise est chez elle, et M. de Courville se retire heureux et repentant. O pouvoir de l'amour, que ton charme est puissant, puisque cette scène fait battre aussi mon cœur! que n'ai-je 30 ans de moins! à cet âge, j'avais une mauvaise tête aussi; et je crois que j'aurais eu maille à partir avec M. de Courville.

LE VIEUX CÉLIBATAIRE.

THEATRES.

OPÉRA-COMIQUE. — La reprise *des deux Tuteurs* est un hommage rendu à la mémoire de Daleyrac. Quoique cet Opéra ne soit pas le meilleur de ses ouvrages, il n'en a pas moins fait plaisir, et a réveillé un auditoire, que *la Nuit au château* avait passablement endormi. Le Petit Matelot a complété la soirée. C'était un spectacle de *gastronome sans argent*: deux soupers et un déjeuner. Il y a vraiment de quoi ruiner une administration en petits frais, et contenter *les yeux les plus gloutons*; nous ne parlons pas des oreilles: Alexis, Vizinini, Darancourt, mesdames Ponchard, Desbrosse, Belcourt, ainsi que la charmante mademoiselle Colon, ont su les satisfaire.

VAUDEVILLE. — L'ennui, compagnon inséparable de l'hymen, poursuivait deux jeunes époux *un Mois après la Noce*, quand la jalousie est venue chasser l'ennui. Le Dieu a fui par une des coulisses, au lieu de se répandre dans la salle. C'est une bonne fortune pour l'administration de ce théâtre. Si tous les époux ennuyés vont apprendre, en voyant le vaudeville *d'un Mois après la Noce*, comment on parvient à se rapprocher d'une épouse que l'on aimait à l'adoration la veille et le jour du mariage, le caissier se moquera de tout ce que peuvent dire les détracteurs du *Vaudeville*.

GYMNASE-DRAMATIQUE. — Le Zodiaque de Denderah a attiré la foule au Musée; celui de Paris l'attirera au Gymnase. La figure grotesque de la vierge Bernard-Léon, le jeu plein de naturel et d'originalité de Closel, représentant le lion sous l'uniforme d'un vieux guerrier de la garde, et la gentillesse du messager des dieux, rendu si agréablement par la jolie mademoiselle Fleuriet, ont assuré le succès de cet A-propos-Vaudeville, rempli de jolis couplets.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o. 46, au Marais.